

Tout blasphème sera pardonné  
*Marc 3, 28-30*

L'actualité a déposé un voile d'obscurité sur notre société la plongeant de nouveau dans une nuit de la raison qui nous pousse aujourd'hui à réfléchir à notre propre compréhension du blasphème. D'où le choix de ce texte de l'Évangile de Marc, repris dans Matthieu et dans Luc.

Assassiné en pleine rue d'une façon on ne peut plus barbare, lors d'un guet-apens fomenté par deux élèves de son propre établissement scolaire, Samuel Paty n'est pas seulement l'homme victime de la haine de quelque terroriste ultra violent, il est le professeur qu'on empêche à jamais d'éclairer les consciences. Il ne s'agit pas d'un fait divers, il s'agit d'une atteinte à la liberté de pensée qui fonde notre République, mais aussi d'une provocation qui vient interpeller le religieux dans notre société sécularisée et laïque en reposant la question : que tenons-nous pour sacré ?

Le Conseil Français du Culte Musulman rappelle sans ambiguïté aux imams de France que la laïcité bien comprise est une valeur positive ; je cite : « Les valeurs de notre République laïque, indivisible, démocratique et sociale avec sa devise triptyque : Liberté, égalité, fraternité, nous permettent à nous musulmans de France, comme à tous nos concitoyens, d'exercer librement notre culte ou de n'exercer aucun culte, de construire nos mosquées et de jouir entièrement de nos droits ». Et son Président Mohammed Moussaoui précise à son tour : « La liberté de caricaturer est garantie pour tous, la liberté d'aimer ou de ne pas aimer (ces caricatures) également. » Ce Conseil et son Président cherchent, eux aussi, à poser sincèrement cette question qui animait déjà les débats au temps de Jésus.

Car le texte que nous avons lu se trouve dans un contexte d'attaque blasphématoire à l'encontre de Jésus au moment même où il choisit les apôtres afin de « les envoyer proclamer, avec l'autorité pour chasser les démons » (Marc 3, 15).

Jésus est entouré d'une foule qui, cherchant une libération, une guérison, un salut, lui fait tant de demandes qu'il ne peut plus trouver le temps de manger. Sa famille s'interpose, pense qu'il a perdu la raison, et les scribes l'accusent de chasser le mal par le mal, le démon par le démon, et d'être un lieutenant du diable.

Jésus est insulté, malmené dans sa conviction qu'il peut faire le bien au nom de sa foi. Et, loin de condamner ceux qui l'insultent, il déclare : « tout sera pardonné aux fils des hommes, péchés et blasphèmes

autant qu'ils en auront proférés ; mais quiconque blasphème contre l'Esprit Saint, n'obtiendra jamais le pardon ». Il aurait été facile pour nous, lecteurs du vingt et unième siècle, pétris d'une théologie dans laquelle l'amour de Dieu atténue sans cesse la dureté du péché, que le texte s'arrête sur cette affirmation : « tout sera pardonné aux fils des hommes ». Mais voilà qu'il y a de l'impardonnable dans le salut qu'apporte Jésus.

Dans son article du 9 juillet 2012, intitulé *Insulter le Saint Esprit*, Philippe Kabongo Mbaya explique : « Quelques siècles avant Jésus, le déclin du mouvement prophétique était interprété avec nostalgie comme l'extinction du Saint-Esprit (Psaume 74,9 ; Lamentations 2,9 ; I Maccabées 4,46...).

« On attendait avec fébrilité l'apparition d'un nouveau "prophète" qui serait le signe d'une nouvelle ère, marquée par la présence l'Esprit de Dieu. C'est dans cette atmosphère que Jean-Baptiste entre en scène. Il annonce le baptême de l'Esprit Saint (Marc 1,8 et //). Cet Esprit s'est posé sur Jésus lors de son baptême dans le Jourdain, à l'orée de son ministère. Les destructeurs de Jésus ne niaient aucunement ce qu'il réalisait. Mais en attribuant les délivrances et les guérisons au prince des démons, ils en dénaturaient et l'origine et le sens. C'est ce rejet assumé des "temps nouveaux" qui était pour Jésus un péché sans rémission. Le "blasphème contre le Saint-Esprit" se comprend mieux sous cet éclairage. »

En effet, cela permet de comprendre à quel niveau se place Jésus quand il qualifie d'impardonnable le péché contre le Saint Esprit. Et l'on comprend mieux aussi pourquoi dans l'Évangile de Matthieu, la polémique avec les scribes surgit après la guérison d'un aveugle muet. Les scribes restent dans un fondamentalisme tel qu'ils ne peuvent ni voir, ni proclamer ce que Dieu provoque en celui qui croit : une réforme continue et une compréhension du monde qui accueille et comprend Dieu dans sa contemporanéité. Ce Saint Esprit, ce souffle qui dynamise constamment la foi et nous oblige à adapter nos convictions à la nouveauté de Dieu, voilà ce qui est fermé aux scribes qui veulent figer la révélation dans la lettre de la loi.

Et ils sont légion ceux qui ne veulent pas considérer le changement constant que Dieu produit dans le monde. Ceux-là prétendent connaître Dieu et savoir ce qu'il veut pour l'homme. Enfermés dans la certitude de savoir ce qui est bon ou mauvais, ce qui est juste ou injuste, ce qui est acceptable ou inacceptable, ils vont

jusqu'à prendre la vie de ceux qu'ils érigent en ennemis de la foi pour avoir raison contre eux, quitte à avoir raison contre Dieu lui-même.

Celui qui prend la place de Dieu ne peut être pardonné, tout simplement parce qu'il ne se place plus sous le jugement de Dieu, ni sous sa grâce : il veut usurper le pouvoir de Dieu. Il ne croit plus en Dieu, il croit en lui-même et en sa capacité à défendre les dogmes de sa religion contre les changements que la vie même apporte. Il n'est plus un « Fils des Hommes », il s'érige en maître de Dieu.

Les rédacteurs de l'Évangile étaient eux-mêmes dans cette certitude que le christianisme naissant était bon pour tous les hommes et que les autres, ceux qui n'accueillaient pas cette nouvelle religion, étaient dans l'erreur. Personne n'est à l'abri de vouloir imposer aux autres ses propres certitudes.

Combien de violences arrivent par cet orgueil de la foi ? Combien de guerres de religions, d'assassinats, d'attentats trouvent leurs racines dans les certitudes des croyants et le zèle qu'ils mettent à les asséner aux autres. Et cette violence est présente dans toutes les religions : aucune n'en est exemptée, même celle qui se réclame d'un homme qui dit : « *tout sera pardonné aux fils des hommes, péchés et blasphèmes autant qu'ils en auront proférés* ».

La question est donc moins : que tenons-nous pour sacré, que : ai-je le droit d'imposer ce qui est sacré pour moi aux autres ?

Mes convictions, mes certitudes, mes vérités, le sont pour moi-même et je peux les défendre, mais sans exiger des autres qu'ils y adhèrent. Les choses se compliquent quand on arrive à la dimension collective d'une telle pensée. Comment se donner des règles communes quand chacun défend ce qui est sacré pour lui-même ? En outre, ce croyant, est-il un individu ou un collectif ? L'individualisme n'est pas toujours la norme en religion et le religieux se pense souvent dans la catégorie collective de « peuple », plutôt que dans celle d'un individu ayant un libre arbitre.

Le « peuple » juif, la « Uma » musulmane ou « l'Église » du Christ, sont des paradigmes qui incitent à des comportements communautaires plus qu'à l'individualisme, et si cet aspect communautaire a des vertus incontestables de fraternité et de découverte de nos interdépendances, il présente aussi le risque d'un communautarisme qui exclut la foi de l'autre par-delà les frontières de nos dogmes. Cette compréhension communautaire et donc identitaire raidit les positions religieuses et empêche bien souvent de dialoguer sincèrement avec les membres d'autres communautés religieuses, par peur d'infidélité, de contaminations des idées ou tout simplement de la révélation de Dieu qui

pourrait venir bouleverser nos habitudes, nos postures et nos certitudes.

Un homme est mort dans l'exercice de ce qui peut nous sauver de tout fanatisme : celui qui consiste à développer l'esprit critique pour pouvoir se mettre sous l'autorité des règles de la République, alors même qu'on n'a pas les mêmes valeurs religieuses et qu'on ne place tous pas le sacré au même endroit.

Pour le croyant, Dieu est sacré et ce que cette foi implique a plus d'autorité que tout autre instance séculière. Mais paradoxalement, dans un État multiculturel comme le nôtre, pour pouvoir continuer à être libre de penser et de régler sa vie sur ce principe religieux, il faut accepter que ce qui est sacré pour soi passe après les lois que la République se donne afin que nous vivions ensemble dans la paix. Accepter le blasphème comme une composante inévitable de notre société, c'est accepter le paradoxe - la contradiction, peut-être - que nos principes religieux soient sacrés pour nous, sans pour autant l'être pour tous les autres.

L'homme qui déclarait que : « *tout sera pardonné aux fils des hommes, péchés et blasphèmes autant qu'ils en auront proférés* » est mort sur une croix où un romain avait noté la mention : *roi des juifs*. Pour certains il l'était, pour d'autres, écrire cela était un blasphème.

Il fut crucifié pour avoir critiqué la sacralisation de lois religieuses au détriment de la vie des hommes. Pour avoir révélé le scandale d'une lapidation, le contre-sens d'un sabbat devenu interdiction du salut, le contre-témoignage d'un pardon qu'on monnaye. Et sans doute aussi pour avoir agité des foules en mal de justice et de liberté.

De lui aussi on a dit qu'il blasphémait, mais son blasphème, bien qu'impardonnable aux yeux de ceux qui voulaient que rien ne change, révélait que tout était en train de changer et qu'aucune croix n'empêcherait l'Esprit Saint de faire son œuvre pour la liberté des hommes.

Que cette liberté ne nous abandonne jamais, frères et sœurs ; ne cédon jamais à la peur de l'autre, à la violence de l'autre, à l'insulte de l'autre. Rejoignons ceux qui croient à la paix et fabriquons-la avec eux, pour que la laïcité ne soit pas une tolérance du bout des lèvres, à contre cœur, mais une pratique positive de la fraternité dans notre pays.

Dans l'Évangile de Luc on prête au Christ ces mots : « Je vous le dis à vous mes amis : ne craignez pas ceux qui tuent le corps et qui après cela, ne peuvent rien faire de plus. » (Luc 12, 4)

L'Esprit que Dieu nous donne peut faire infiniment plus que ceux qui tuent le corps.

Amen